Extrait de la publication

Extrait de la publication

# LA TANIÈRE

Extrait de la publication

## Du même auteur

Le Bonheur obligatoire
*Albin Michel, 1991*
*et coll. « Points » n°P1536*

Le Retour du hooligan
une vie
*Seuil, 2006*
*(Prix Médicis étranger, 2006)*
*et coll. « Points » n°P1748*

L'Heure exacte
*(nouvelle édition du* Thé de Proust*, Albin Michel, 1990)*
*Seuil, 2007*

Les Clowns : le dictateur et l'artiste
*Seuil, 2009*

L'Enveloppe noire
*Seuil, 2009*

*Fiction & Cie*

Norman Manea

# LA TANIÈRE

*roman*

TRADUIT DU ROUMAIN
PAR MARILY LE NIR

*Seuil*
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV*e

Extrait de la publication

COLLECTION
«Fiction & Cie»
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

*L'auteur et l'éditeur remercient Odile Serre de sa précieuse contribution à l'édition de ce livre.*

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS
DE L'INSTITUT CULTUREL ROUMAIN DE BUCAREST

Titre original : *Vizuina*
Éditeur original : Editura Polirom
ISBN original : 978-973-46-0972-7
© original : Norman Manea, 2009, 2010
*All rights reserved*

ISBN 978-2-02-104923-7

© Éditions du Seuil, mars 2011, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

Extrait de la publication

# Première partie

Extrait de la publication

Matinée neuve, à peine entamée. Un bras long et puissant de prestidigitateur déclenche la magie de la journée. La Lada jaune s'arrête au bord du caniveau.

– À la gare. Penn Station.

Au-dessus du volant, la photo et le nom du chauffeur : Lev Boltanski.

– Vous venez de Russie ?

– J'y ai vécu.

Voix enrouée. Visage large, petits yeux.

– Où ça ?

– Odessa.

– Il me semble qu'Odessa est en Ukraine.

– Union soviétique ! Odessa et moi, nous sommes soviétiques. Il n'y en a pas beaucoup qui connaissent la différence entre Russie et Ukraine. Vous n'êtes pas américain.

– Maintenant, je le suis. Comme vous.

Non, ce n'est pas forcément le commencement de la journée… Le début c'était l'inconnu tendant une petite main blanche, et un petit carton blanc, immaculé, aux lettres dorées.

– Je me demande si vous accepteriez de figurer dans une publicité. Une publicité pour la télé. C'est bien payé.

Et avant lui, le petit docteur Koch. Et encore avant lui, le souvenir de Lu, l'impossibilité de la rencontrer.

Le présent ! Le présent, marmonne le piéton. La devise de sa



Extrait de la publication

nouvelle vie : LE PRÉSENT. Rien d'autre : LE PRÉSENT ! Dans la vie d'avant, il y avait le passé coupable et l'avenir radieux, mais ajourné. Maintenant, pourtant, maintenant… il est là, stupéfait devant l'inconnu qui lui tend une petite main blanche.

– Ne craignez rien. Une question, c'est tout. Juste une question.

Une entrée en matière abrupte. Mais le ton est calme, prudent.

L'intrus est un monsieur d'une quarantaine d'années. Manteau long, en mohair beige. Chemise blanche, impeccable. Pas de veston. Cheveux noirs, coupés court, yeux noirs, vifs. Mouvements souples de danseur de ballet ou de prestidigitateur. Il sort un petit portefeuille de cuir noir de la poche arrière de son jean. Il déplie la languette aimantée, retire les cartes de visite. Il offre un petit carton blanc, immaculé, aux lettres dorées : le code de l'événement.

Le piéton ne fait pas attention, hypnotisé par les pieds de l'agresseur. Des bottes de cow-boy ! L'élégant monsieur porte des bottes de cow-boy sous son jean serré et coûteux.

– Je suis producteur. Curtis. James Curtis.

C'est ce qui est inscrit sur la carte de visite : James Curtis, producteur.

– Je me demande si vous voudriez figurer dans une publicité. Une publicité pour la télé. C'est bien payé.

– De la publicité ? Moi ? Quel genre de publicité ?

– Coca-Cola.

– Moi ? Coca-Cola ?

– En joueur d'échecs.

– Échecs et Coca ?

– Oui, c'est à peu près ça. Le joueur d'échecs concentré sur la partie. À un certain moment, il tend la main vers le verre posé sur la table. Coca-Cola.

– Ah bon ! sourit le joueur d'échecs. Non, je regrette. Je ne vaux rien pour ce genre de choses.

– C'est bien payé, je vous l'ai dit. Les publicités repassent en



Extrait de la publication

boucle, l'argent tombe automatiquement. Quand on ne s'y attend pas.

– Non, je ne fais pas ça.

– Réfléchissez encore. Vous avez ma carte de visite. Passez-moi un coup de fil. Si vous changez d'avis, téléphonez-moi.

– Merci. Je vous l'ai dit, je ne…

– *Never say never*, comme on dit ici. Vous n'êtes pas américain, n'est-ce pas ?

– Pourquoi pas ?… Les Américains ne jouent pas aux échecs ? Du Coca-Cola, ils en boivent, en tout cas. Et du Pepsi. Moi je n'en bois pas, mais j'ai joué aux échecs. Quand j'étais jeune.

– Vous voyez ? Je le savais. Vous avez le physique de l'emploi. Pensez-y. Vous avez mon numéro, passez-moi un coup de fil. Comment vous appelez-vous ?

– Peter.

– Peter comment ?

– Peter.

– O.K., Peter. Je m'en souviendrai. Passez-moi un coup de fil.

« Le physique de l'emploi ! » grommelle le piéton Peter, abandonné au coin de Broadway et de la 63e Rue. « C'est ce que croit le producteur, si toutefois c'en est un. Une journée agréable, n'est-ce pas, docteur Koch ? James Curtis, producteur de publicités, m'a offert la pub du jour, docteur ! Voilà, je me suis regardé dans le miroir Curtis. »

Un pas à gauche, encore un. Il descend du trottoir, lève la main. Taxi ! La Lada jaune freine au bord du caniveau.

– À la gare. Penn Station.

Au-dessus du volant, la photo et le nom du chauffeur : Lev Boltanski.

– Vous venez de Russie ?

– J'y ai vécu.

Accent russe. Voix enrouée, de fumeur. Visage large, doux, petits yeux, grandes dents, front sillonné de rides.



Extrait de la publication

– Où ça ?

– Odessa.

– Il me semble qu'Odessa est en Ukraine ?

– Union soviétique ! Odessa comme moi. Maintenant je suis ici. Il n'y en a pas beaucoup qui connaissent la différence entre Russie et Ukraine. Vous n'êtes pas américain.

– Maintenant, je le suis. Comme vous… Vous vous plaisez ici, sur la Lune ? La capitale des migrants. Des lunatiques et des somnambules. Ça vous plaît ? Une merveille ! Une des 777 merveilles du monde.

Leova se tait, mais semble attentif.

– L'île de Manhattan, achetée en 1626 par un Français, Minuit, pour trois fois rien. Vingt-quatre dollars ! Payés aux Indiens en perles de verre. Il poussait ici des fraises des bois et des raisins sauvages, du maïs et du tabac. Tout autour, des loups, des ours et des serpents à sonnette.

Lev ou Leova se tait, mais il écoute. Il ne pose pas de questions, le passager volubile ne l'intéresse sans doute pas. Il conduit lentement, détendu, il n'a pas la nervosité du chauffeur new-yorkais. Dans la 34e Rue, devant la gare, il arrête calmement le moteur et, en même temps, le compteur.

– Combien ?

– Huit dollars.

Le passager fouille dans ses poches de pantalon. D'abord l'une, puis l'autre. Ensuite, le veston. Deux poches de pantalon, quatre de veston. Il bredouille, ne bredouille pas.

– Deux dollars ! C'est tout ce que j'ai, deux dollars.

– Comment ça ? Que voulez-vous dire ?

Le miroir au-dessus du volant. Tenez, nous avons un miroir, docteur. Le destin m'a envoyé un miroir, docteur.

– Vous avez dit quelque chose ? demande le Russe ukrainien et soviétique.

– Non, je n'ai rien dit. Mais je n'ai pas d'argent. Deux dollars !



Extrait de la publication

C'est tout ce que j'ai. Allons à la banque. Excusez-moi, je ne m'en suis pas rendu compte. Je vous paye le trajet jusqu'à la banque. Le guichet de la 28e Rue. Tout près, à l'angle. Quelques minutes.

Leova scrute son client dans le miroir, il marmonne quelque chose en russe ou en ukrainien. Le taxi démarre, la 28e Rue est tout près, la banque, au coin de la rue. Le client se tait et attend. Leova se retourne pour mieux voir ce fou. Le miroir ne le satisfait pas, il veut voir le visage du filou.

– Que faites-vous, vous ne descendez pas ?

– Je cafouille. Je suis cafouilleux. La carte de crédit était dans mon portefeuille. Je l'ai oublié. Je n'ai pas le portefeuille sur moi, je viens de m'en rendre compte. J'ai oublié le portefeuille à la bibliothèque. À la cafétéria de la bibliothèque. Peut-être chez le médecin. Je suis allé voir un médecin.

– Vous avez perdu votre portefeuille avec votre carte de crédit, c'est ce que vous voulez dire ?

– Je ne l'ai pas perdu, je l'ai oublié. Chez le médecin ou à la bibliothèque.

– Nous y allons ? Vous payez aussi cette course, avec l'argent que vous n'avez pas ? C'est ce que vous voulez dire ? On va à la bibliothèque ou chez le médecin ?

Le client ne répond pas.

– Un psychiatre ? Le médecin était psychiatre ? D'ailleurs, ça n'a pas d'importance. Ici, ce n'est pas la maladie qui compte, mais l'assurance. Vous avez une assurance ? C'est ce qu'on vous demande. Pas ce qui vous fait mal ou ce que vous croyez vous faire mal. Un psychiatre, n'est-ce pas ?

– Ce n'était pas un psychiatre. Et je ne sais pas où j'ai oublié mon portefeuille. Peut-être à la bibliothèque. Retournons à la gare, je vais rater mon train.

– Le train est gratuit ?

– J'ai mon billet. J'ai acheté un billet aller-retour. J'ai mon billet.

– Ah bon, on y retourne. À la gare. Gratuitement ? Non, j'ai oublié, vous avez deux dollars. Vous me donnez vos deux derniers dollars et je reprends mon petit bonhomme de chemin. Le reste en perles colorées, hein ?

– Pardonnez-moi. Je vous prie, vraiment, de me pardonner. Je vous en prie sincèrement… Tenez, j'ai une carte de métro. Neuve, vingt dollars. Je vous la donne. Je l'ai achetée aujourd'hui.

– Quand ? Quand l'avez-vous achetée ? Avant le médecin ou avant la bibliothèque ?

– Je l'ai achetée en arrivant à la gare.

– Que voulez-vous que je fasse d'une carte de métro ? Je ne prends pas le métro.

– Quelqu'un de votre famille peut-être ?

– C'est la meilleure, ça ! Vous subventionnez ma famille maintenant ? Elle doit être périmée. Ou bien il reste deux dollars dessus. Il vaut mieux que je prenne les deux dollars comptant, pas vrai ? C'est ce que vous voulez dire ?

– Je ne dis rien. Je vous demande juste pardon. Croyez-moi, j'ai honte. Ces choses-là arrivent. Elles peuvent arriver à n'importe qui.

– Et quand ça arrive, on fait quoi ?

– Tenez, allons à la station de métro. Ici, à côté de la banque. Vérifions la carte à l'appareil. Elle est neuve, l'appareil le montrera. Pas utilisée. Vingt dollars. On peut vérifier. Ça prendra une minute.

– Et qui va le faire ?

– Eh bien, moi… ou non, plutôt vous. C'est vous qui vérifiez. Moi, je reste dans la voiture, je vous attends.

– C'est ça, moi je vérifie ! Et vous, pendant ce temps, vous vous taillez !

Suit une courte phrase sifflée, en russe ou en ukrainien.

– Prenez ma sacoche avec vous. Je ne partirai pas sans ma



Extrait de la publication

sacoche, croyez-moi. Elle est importante. Tenez, je vous la donne. Je reste ici, j'attends.

Le passager tend sa sacoche par-dessus la banquette. Leova la prend, geint sous son poids.

– Qu'avez-vous donc dans cette sacoche, du granit ? Du mercure ? Le mercure est plus lourd, non ?

– Des livres, des bricoles. Des trucs personnels.

– Personnels ! C'est pour ça qu'ils sont lourds !

Leova se dirige vers la station de métro, avec la sacoche. Il marche comme un canard, il a du ventre. Il revient en penchant du côté gauche, à cause de la sacoche au mercure.

– Oui, elle n'a pas été utilisée. Vingt dollars. Je la prends.

Il veut monter dans sa voiture, la portière est bloquée par un Italien basané. Veston, pantalon, chapeau, tout est en cuir noir.

– C'est pour aller à Wescester. C'est urgent. Je suis pressé, je vous donne cent dollars.

– Wescester ! Je ne peux pas. J'ai un problème. Cet ahuri n'a pas d'argent pour me payer.

– Combien ?

– Huit dollars. C'est-à-dire douze. Maintenant il m'en doit douze.

– Je vous donne les huit dollars. Ou douze, ou ce que vous voudrez. Je vous en donne vingt. Cent vingt jusqu'à Wescester. On y va. Vite, tout de suite.

Leova regarde le mafieux, avance d'un pas vers sa voiture, lève les bras au ciel, avec la sacoche et tout le reste, comme un haltérophile.

– Non, pas question de Wescester, monsieur ! J'emmène ce passager à la gare. À la gare ! Il va rater son train.

– À la gare ? Il n'a qu'à y aller à pied, c'est tout près. Je vous donne cent vingt dollars !

– Je n'irai pas. Je n'irai pas, je vous dis !

– Imbécile ! Vous êtes un imbécile ! crie le mafieux.



Extrait de la publication

Leova n'a pas l'air offensé, il approuve, oui monsieur, je suis un imbécile. Il rend la sacoche à son possesseur, claque la portière, crache des mots russes ou ukrainiens, se met au volant. Il ne démarre pas. Il veut se calmer. Troublé, il regarde le client dans le miroir.

– Pourquoi êtes-vous allé chez le médecin ? Vous êtes malade ?

Le malade ne répond pas.

– Vous êtes malade, c'est grave ?

– Je me porte comme un charme.

– Pourquoi aller voir le médecin ? Contrôle de routine, comme disent les Américains ? Vous n'êtes pourtant pas américain. Quelle maladie avez-vous ?

– Je n'ai rien, je vous dis.

– Ici, nous sommes des numéros. C'est tout. Assurance, compte, crédit. Des numéros, c'est comme ça. Qu'allez-vous faire chez le médecin ? C'est votre femme ? Elle est malade votre femme ? Votre femme ?… *The significant other*, c'est comme ça qu'on dit ici. Épouse, amie, compagne. *Significant other*. Elle est malade ?

– Non, elle travaille chez ce médecin. J'y vais de temps en temps, pour la voir. Elle est au courant de mes rendez-vous. Quand je viens, elle disparaît. Elle le savait, aujourd'hui aussi, j'en suis sûr. Elle n'était pas là.

– Divorcé ? C'est-à-dire, vous êtes séparés… Vous allez la voir, alors qu'elle ne veut pas ? C'est ça que vous voulez dire ?

– Nous ne sommes pas divorcés.

– O.K., on va à la gare.

Leova met le moteur en marche, la voiture bondit, voici la gare. Le client descend, la sacoche descend.

– Attendez, monsieur ! Prenez donc votre carte de métro. Prenez ce fichu truc !

– Comment ça ? Nous étions pourtant d'accord pour…

– Fichez-moi le camp ! Fichez le camp, fi-chez-le-camp ! crie Leova, en jurant en russe ou en ukrainien.

La fourmilière. Vacarme. Cohue. Le voyageur finit par découvrir le panneau d'informations. Puis le quai 9. Puis le train.

LE PRÉSENT, c'est tout. Pas mal, pas mal, rythme le train en quittant lentement la métropole.

« Pas mal, ça pourrait être pire », pense le passager, épuisé, sur son siège. La sacoche est à côté de lui, sur la place libre, près de la fenêtre. Il contemple sa carte de métro toute neuve. Le cadeau de Leova. Un bien honnête homme, le Russe. Enfin, l'Ukrainien, le Soviétique. Bien honnête. Bien honnête, voici la conclusion de ce jour, docteur. Lu n'était pas là, ça vaut mieux. Il faut que je m'y habitue. Elle s'y est sans doute habituée. Non, elle ne s'y est pas habituée, sinon elle aurait été là, cela lui aurait été indifférent. Elle se protège, elle se protège du passé. Ou plutôt du présent. Le présent c'est le passé, c'est pourquoi elle n'est pas venue. Pour que je n'aie pas de miroir. Elle me protège de l'ancien miroir et du nouveau. Elle me préserve, la chère âme.

Non, ce n'était pas ça le point de départ de la matinée… en fait, le chronomètre de cette journée sans retour s'était plutôt déclenché dans le cabinet du docteur Koch.

– Regardez dans la glace, ordonne le docteur.

Le patient regarde ses chaussures. Immenses, mornes. Des momies, des animaux préhistoriques !

– Vous vous êtes regardé dans une glace dernièrement ? Je vous l'ai déjà dit : de l'exercice. Exercice, régime, détente ! Autrefois, le laboureur n'avait pas de névroses. Celui qui abattait des arbres dans la forêt à longueur de journée, pas davantage. Le corps est notre demeure. Si nous ne prenons pas soin de notre corps, la vie devient minable. Vous vous êtes regardé dans une glace ?

Nuque de plomb. Douleur dans le bras. Frissons, sueurs froides, panique.

– Perdez quelques kilos ! Faites de la gymnastique, évitez le stress. Vous avez mal à la tête ? Prenez un cachet. Un état de confusion ? De l'apathie ? Promenez-vous ! Il n'y a pas de crise ! Si vous avez une crise, appelez le Samu. Cette fois, ce n'était pas une crise. Des poussées. Des poussées névrotiques. Neurovégétatives, comme on disait autrefois chez nous. Estomac paresseux. Vie sédentaire.

Le médecin regarde le patient, le patient regarde ses chaussures, pensif.

– Un ulcère ? Peut-être. Tension 14/9. Ce n'est pas trop mal. Des douleurs dans la nuque ? À cause de l'immobilité. Bougez, que diable ! Vous vous êtes regardé dans une glace ? Vous êtes-vous observé dans une glace ces derniers temps ? Un électrocardiogramme ? De l'argent jeté par les fenêtres. Ce n'est pas le cœur, votre problème. Exercice, régime, grand air ! Voilà la recette. Le style de vie. Vous vous êtes regardé dans une glace ? Vous vous êtes regardé ? Un éléphant !

Le patient quitte tout chancelant le cabinet. Il s'assied sur un banc, dans le parc voisin.

Vendredi après-midi. La hâte avant le repos. Les employés pressés d'aborder à la fin de la semaine. Sept jours et sept nuits envolés encore une fois, quand-comment ? Ciel incertain de printemps : le docteur est là-bas. Le petit Koch-Avicenne ! La glace, non mais, des fois ! Le patient chasse l'image. Dans un bombardement de musique, les trois marionnettistes du parc font jongler sur leurs doigts fins et noirs des marionnettes burlesques. Elles sautillent, frénétiques. Le docteur parmi elles. Des allées, à gauche, à droite. Des passants de tous âges et de toutes races. Le docteur parmi eux. Le kaléidoscope de la cité tourne, le petit Koch en son centre.

La rivière voyage, tranquillement, à gauche du train. On ne se baigne jamais deux fois dans la même eau primordiale. C'est ce

que voit le voyageur par la fenêtre du wagon, le long de la voie ferrée : l'eau qui ne vieillit pas et n'est jamais la même. Ni l'air. Ni l'horizon flottant, thérapeutique.

Passé, présent, avenir, un temps égal à soi-même, est-ce cela, l'horizon ? Des eaux calmes, des instants qui vieillissent, pourritures et déjections. L'eau monte, lentement, apaisante, au-dessus du passager endormi. Le contrôleur lui tape délicatement l'épaule. Le train s'est immobilisé dans la gare.

Il ramasse rapidement sa sacoche, son veston. Il descend, il est descendu, le voici, hébété, dans la gare, regardant la rivière large et tranquille devant lui.

Ouf ! Il est arrivé ! Le quai désert, les montagnes à l'horizon, la rivière à deux pas. Un après-midi serein, frais. Le commencement du monde. Il ne se doute pas à quel point la fin est proche. La fin de son monde.

Le chronomètre avale ces secondes d'armistice.

* * *

Peter avait surgi brusquement, comme dans un rêve ou un cauchemar.

– Peter. Gaşpar. Mynheer. Mynheer Peter Gaşpar au téléphone.

Une voix venue du néant. Le professeur Gora ne savait plus très bien où il était. Il scrutait les murs garnis de livres. Il se taisait. Il n'avait aucune envie de répondre, cette surprise l'agressait.

Peter ! Mynheer Pieter Peeperkorn, le célèbre personnage d'un livre, lu des dizaines d'années plus tôt ? Ou Peter Gaşpar, surnommé Mynheer, dans le café littéraire balkanique et socialiste ?

Il n'y avait plus rien de sûr, sauf les étagères devant lui et dans sa tête.

Le seul texte que le jeune Gaşpar avait publié en ces années de « bonheur légiféré », comme il avait coutume d'appeler le paradis dans lequel il avait vécu, s'intitulait *Mynheer.* L'histoire



Extrait de la publication

de ce surnom était subtile et bizarre, le hasard et la bibliothèque étaient complices.

Comment Peter Gaşpar avait-il trouvé le numéro de téléphone du professeur Augustin Gora, disparu dans la vaste Amérique ?

– Où es-tu ? Es-tu arrivé ici, en Amérique, dans l'autre monde ?

Le revenant confirma : oui, il était venu, il y a quelque temps déjà, avec une bourse de doctorat à la New York University.

– Un doctorat ? En architecture ? Il me semble que tu n'étais pas…

– Non, je n'étais pas architecte. Je n'étais que collaborateur d'architecte. En troisième année d'études, quand ils ont de nouveau arrêté mon père, ils m'ont mis à la porte. Trois années d'architecture équivalaient à un BTS.

– Alors, ce doctorat…

– En art, monsieur le professeur. En histoire de l'art. Dans notre patrie somnolente, il y avait des cours du soir. Même en histoire de l'art. Vous ne saviez pas cela.

– Non, je ne le savais pas.

Mais si, il le savait, le professeur Gora savait tout, mais il ne semblait pas disposé à mener une longue conversation.

Gaşpar n'avait pas l'intention de devenir un expert de l'expressionnisme allemand, comme le stipulait la bourse. Il voulait, tout simplement, rester dans le Nouveau Monde.

Juste maintenant, quand l'espoir renaissait en Europe de l'Est ? Il n'avait pas l'avantage de l'âge, il n'était pas venu non plus pour l'avenir des enfants qu'il n'avait pas. Et alors ? Il était seul ? Non, Lu l'avait accompagné… elle était diplômée d'anglais, le professeur Gora le savait fort bien. L'anglais lui permettait de passer inaperçue dans le monde où elle avait fait naufrage. Oui, elle avait initié Peter à la langue des autochtones, mais les résultats n'étaient pas formidables, il ne comprenait pas le nom des stations annoncées par haut-parleur dans le métro. Pour le moment, ils n'avaient pas le droit de travailler. Des renseignements



Extrait de la publication

l'extinction grâce à quelque médicament prodigieux surgi d'un jour à l'autre, ou par quelque invraisemblable sursaut naturel de l'organisme, mais parce que la maladie, même dans la forme extrême de l'inconscience, me semblait, malgré tout, de la vie. Qui pourrait affirmer précisément, en toute certitude, que l'amnésie apparemment totale du moribond est absolue ? Palade me donnerait raison, lui qui croyait en un monde codé, aux formules mystérieuses, aux transitions ouvertes, sans fin, en des métamorphoses magiques et imprévisibles. Izy Koch me donnerait raison, lui aussi, qui répétait toujours qu'il n'existe que la vie, c'est tout, selon la croyance des Anciens, c'est ce qui provoque les névroses, notre anxiété, à nous, les refusés de la seconde chance, sans recours, implacablement chassés dans une direction prévisible.

Lu semblait troublée par mon insistance, mais restait catégorique quant à sa propre fin quels qu'en soient le lieu et l'heure. Chacun a accepté le désir de l'autre, formulé en termes juridiques et dûment signé.

Et le lendemain matin, je lui ai montré les traces que nos têtes avaient creusées dans les oreillers de la nuit, je lui ai suggéré d'imaginer l'oreiller gardant l'empreinte de celui qui était subitement décédé et qu'on avait sorti de la chambre. Celui avec lequel on partageait son lit et son temps. Soudain, le temps est vide et la chambre est vide, seul l'oreiller garde la trace qui ne peut être conservée.

– Tu peux te l'imaginer ?

– Je peux, mais je ne veux pas. Le détour a été trop long avant de nous trouver.

Son regard confirmait que le retardataire n'avait pas d'échappatoire, non, je n'en avais pas et je n'en avais pas envie.

Elle restait réceptive aux avertissements confus et aux troubles pressentiments, mais elle vivait une sorte de régénération. Elle était sortie de la maladie et des maux liés au début de l'exil. C'était comme une guérison, disait-elle. Ses belles mains attendaient le retardataire que j'étais.



Extrait de la publication

Libérée des angoisses baroques de l'inadaptation au réel, elle était devenue plus réelle dans son ardeur vigoureuse, plus belle dans son intensité délivrée des crispations.

Le temps s'était montré patient pour nos détours et, à présent, il ralentissait perfidement son rythme. Nous ignorions la solitude de l'autre et nous retrouvions dans celle qui nous enchaînait et nous donnait de la vitalité. Le risque auquel j'aspirais depuis longtemps, après cette première et dernière visite à la mansarde des suspects, n'avait pas perdu de son attrait.

L'éphémère ne m'effrayait pas. Je regardais l'empreinte creusée dans l'oreiller après la nuit défunte. Lu me montrait nos ombres côte à côte sur le mur blanc, heureux, tous deux, du soleil de la journée qui allait les effacer. Je secouai l'oreiller creusé pour faire disparaître l'empreinte.

Je ne souhaitais ni traces ni souvenirs. Lu avait accepté la décision du captif de se défendre de lui-même, fût-ce sans succès.

Extrait de la publication